

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 11

Artikel: Etiquette de cour
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191597>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le mari modèle.

Dans notre numéro du 22 février, nous avons publié un article intitulé : *La femme modèle*. Reproduit par la *Feuille d'avis* de Lausanne, il a valu à ce journal diverses correspondances de lectrices lui demandant avec instances de donner aussi le portrait du *mari modèle*.

La *Feuille d'avis* n'ayant pas encore satisfait à ce désir, nous croyons devoir le faire, — pour ce qui nous concerne du moins, — puisque c'est le *Conteur* qui a engagé le débat.

Le mari modèle, nous semble-t-il, doit réunir toutes les qualités nécessaires pour faire le bonheur d'une épouse, qualités qui doivent concorder du reste avec celles de la femme modèle, telle que nous l'avons décrite.

Voici donc le portrait demandé :

Le mari modèle se lève le premier, passe vite quelques vêtements, chausse ses babouches, court à la boulangerie voisine chercher quelques petits pains bien frais, fait préparer le café au lait ou le prépare lui-même au besoin, l'arrange coquettement sur un plateau, pose à côté une petite serviette à franges, et porte le tout à son épouse encore au lit :

— As-tu bien dormi, chérie ?

— Très bien, mon ami, ... et toi ?

— A merveille... prends ton déjeuner pendant qu'il est chaud, ma poulette, puis tu te recoucheras un peu, en attendant que l'appartement soit chauffé.

S'il a l'intention d'inviter un ami à dîner, il a soin d'avertir madame à temps, afin qu'elle puisse pourvoir au nécessaire ; car, en pareille circonstance, rien n'est plus désagréable pour une femme que d'être prise au dépourvu.

Quand il revient d'une course, il n'oublie pas le décrottoir placé à la porte de la maison, et ne souille point de boue la jolie natte de l'appartement que madame a fait battre dans la matinée.

Le soir, assis près de la cheminée et à la lumière d'une lampe, adoucie par un capuchon rose, il fait gentiment à madame une lecture de choix.

Il ne se plaint jamais de ce qu'on lui sert à table, comprenant fort bien, en homme raisonnable, que si tout n'est pas parfait, rien ne cause plus de soucis à une mère de famille que de trouver une bonne cuisinière et de pourvoir au menu de chaque jour, notamment en hiver, où l'on ne trouve que si peu de choses sur le marché.

Il ne s'échauffe point pour des questions politiques, et malgré ses échecs ou ceux de son parti, son humeur, ordinairement sereine, n'en est point altérée.

Il ne cherche point, pour s'attirer davantage l'attachement des siens, pour se rendre intéressant et rehausser l'importance de son rôle de chef de famille, à effrayer sa femme et ses enfants en

leur parlant sans cesse de son travail, de la fatigue qu'il ressent, de sa santé qui en souffre, du vide considérable et des embarras que sa mort, — si elle venait jamais, — laisserait à la maison.

Il sait apprécier le travail assidu de son épouse, ainsi que l'ordre, l'économie et la propreté qui règnent dans le ménage.

Et quand vient la belle saison, comprenant que sa digne compagne a besoin de repos, il sait lui ménager un agréable séjour à la campagne pour retrouver ses forces et l'éloigner pendant quelques semaines des soucis du foyer domestique.

Lui, qui sort tous les jours, lui dont la besogne est souvent variée ; lui qui s'accorde souvent quelques moments de récréation, au cercle ou au café, gardera la maison sans murmurer et s'en fera même un doux devoir.

Sans faciliter ou provoquer chez sa chère moitié des goûts de luxe et des dépenses inutiles, il sait comprendre qu'elle ne peut pas échapper entièrement aux exigences de la mode, et qu'il est des circonstances où une nouvelle et jolie toilette devient inévitable. A ce sujet, il saura prévenir ses désirs et lui épargner l'obligation, toujours quelque peu gênante, de la demander :

— Mais, ma chère amie, lui dira-t-il, il y a bien longtemps que tu n'as pas fait appel à mon porte-monnaie pour ta toilette ; tu deviens par trop modeste. Fais-toi donc une robe comme celle de Madame B..., cette forme te siéra à merveille.

Si maman a une faible santé, et qu'elle supporte ses maux sans se plaindre, son silence, sa résignation, ne seront point un oreiller de paresse ou d'insouciance pour le mari modèle, il s'empressera au contraire autour d'elle, l'entourera de soins et de ménagements et fera appeler sans différer le médecin de la maison.

Désire-t-il faire une promenade, s'accorder quelques agréments, ce ne sera, cela va sans dire, qu'en compagnie de madame et des enfants. En telles circonstances, le plaisir non partagé, — s'il n'est l'indice de quelque intention peu louable, — frise tout au moins l'égoïsme.

Le mari modèle rentre chaque soir de bonne heure et tient compagnie à sa femme. Il comprend tout ce qu'il y a de désagréable pour celle-ci dans la conduite d'un homme qui s'attarde au café ou au cercle jusqu'à minuit, rapportant à la maison des vêtements imprégnés d'une odeur de vin, de bière ou de tabac.

Et si parfois une circonstance exceptionnelle l'oblige de rentrer tard, il ne dérange personne, ôte ses chaussures derrière la porte, qu'il referme sans bruit, place la bougie à l'écart, l'éteint

sans trop tarder et se glisse doucement sous l'édredon.

Il use enfin en toute occasion, envers celle qui partage sa destinée, des égards, des petits soins, des prévenances et des délicatesses qui font le bonheur d'un ménage, qui rendent la vie agréable à l'un et à l'autre. Il fait tout cela de bon cœur, sans se plaindre, sans murmurer, sans répéter sans cesse qu'il vit comme un esclave et que le mariage est une galère.

Telles sont, en résumé, les qualités du mari modèle.

A bon entendeur, salut.

Etiquette de cour.

Nous glanons dans une ancienne chronique ces curieux détails sur les minutes vraiment extraordinaires auxquelles étaient astreints, sous l'ancien régime, le roi et la reine de France. Pour leur lever, par exemple, et rien que pour passer la chemise du souverain ou de la souveraine, il y avait tout un code d'étiquette.

Ce vêtement intime devait être offert par la personne présente qui occupait le premier rang dans l'ordre des préséances. On raconte qu'un matin, au moment où Marie-Antoinette sortait de son lit, la duchesse de Polignac allait lui passer sa chemise, lorsque entra la comtesse d'Artois, femme du prince qui régnait sous le nom de Charles X.

Devant une Altesse Royale, Mme de Polignac fit aussitôt un pas en arrière et tendit la chemise à la comtesse d'Artois, qui se mit en devoir d'ôter ses gants, les convenances officielles ne lui permettant pas de demeurer gantée pour cette œuvre de femme de chambre.

Pendant ce temps-là, Marie-Antoinette attendait.

Les gants ôtés, la chemise allait enfin être mise, lorsque entra la comtesse de Provence, femme du frère puiné de Louis XVI, qui avait, par conséquent, le pas sur l'épouse du frère cadet.

La comtesse d'Artois se recula, remit ses gants et passa la chemise à la comtesse de Provence, qui se déganta à son tour.

Ce ne fut qu'après cette opération que la reine reçut enfin sa chemise.

L'histoire ne dit pas si elle s'était enrumée à attendre ainsi.

Tout était réglé et prévu. Quand arrivait l'heure du repas, le dîner royal était apporté des cuisines par des gentilshommes escortés de soldats armés. Un héraut précédait le cortège et, à la porte de chaque salon, criait à haute voix : « Messieurs, la viande du roi ! »

Tout le monde se découvrait et les factionnaires présentaient les armes, rendant les honneurs militaires à des

poulets rôtis et à des côtelettes de mouton.

Quand le monarque était à table et voulait boire, un chambellan annonçait à haute voix cette grande nouvelle, et les échansons commençaient par se verser du vin et de l'eau et à l'avaler, de façon à prouver que ces liquides ne contenait aucun poison.

Le roi ne buvait qu'après eux.

Comme bien on pense, toutes ces si-magrées étaient précédées et suivies de profondes réverences.

Il ne faudrait pas croire que ces puérilités avaient été emportées sans retour par la Révolution; sous l'Empire, il y avait une étiquette minutieuse, et, sous la Restauration, les gardes-du-corps, en grande tenue, le sabre au poing, accompagnaient le dîner de Louis XVIII.

On hommo pou pressâ.

Dou pourro bouébo, que n'avont pequa ni père, ni mère, avont étâ met ein peinchon tsi on vilhio oncllio qu'êtai vévo, et iô l'êtion bin, kâ stu oncllio étai on bravo hommo que lè z'amâvè gaillâ. Mâ n'êtai rein orgolliâo et ne lâi fasâi rein d'allâ mau vetu et quasu dépatolliu, quand bin l'avâi prâo dè quiet. Et n'êtai pas non plie que l'êtai on rance, na! mâ c'êtai on hommo dinsè, que n'avâi min dè fenna po lo gouvèrnâ, qu'êtai tant accoutemâ ào vilhio que ne peinsâvè pas à preindrè mésoura po dâo nâovo, et que ne sein tsaillessâi pas.

Dè bio savâi que ne fasâi diéro mé atchinchon à sè petits névâo, qu'êtont d'obedzi dè lâi démandâ quand l'avont fauta d'ouïe. Lè dou petits lurons, que n'avont pas on trossé dâi mî garni, étiont arrevâ ào bet dè lâo tsemisès, kâ on ne lè repétassivè pas pi après la buia, et avoué lè z'einfants qu'usont tant, lè z'haillons sont bintout dâi freguelliès, et lè tsemisès que restâvont à cliaâo dou valottets n'avont quasu pemin dè pantet et ne vaillessont perein què po lo patâi. Lâo z'ein faillâi dâi z'autrès, kâ n'oussâvont pequa sè mettrè ein mandze, et se décidaront à ein démandâ.

— Oncllio! se fe on dzo lo pe gros dè cliaâo dou bouébo, mon frârè et mè n'ein pemin dè bounès tsemisès; vo foudrài avâi la bontâ dè no z'ein férè férè!

— Eh! me n'ami, binsu! binsu! te fâ bin dè lo mè derè! Et lo vilhio criè lo vôlet qu'einmandzivè onna remesse per dézo la remisa, et lâi fâ:

— Djan! va t'ein vai coumeinci à fo-chérâ l'ouïtse po lâi vouâgni on pou dè tsenévo, kâ m'ein faut po ourdi.

Ma fâi quand lè z'einfants ouïont cein, n'ont pas pu sè teni dè sè rirè l'on contré l'autro.

— Ah! lè petits coquiens, se lâo fe l'oncllio que lè ve recaffâ, sont-te conteints ora que l'ont dâi tsemisès!

Dans la haute finance d'aujourd'hui, dit une chronique parisienne, il y a en très grand nombre des comtes, des barons et des princes. L'un de ces anoblis de date récente, petit-fils d'un marchand de lorgnettes, le prenait de très haut avec le petit-fils d'un négociant en denrées coloniales.

— Un rejeton d'épicier! lui disait-il d'un air de mépris.

Et, pour toute réponse, ce dernier se borna à rappeler au financier cette jolie fable en vers :

Le papillon, le ver et le grillon.

— Fi donc! Fi! s'écriait don Papillon... un ver! — Monsieur, dit un Grillon, ne soyez pas si fier, Car on vous ferait voir là sous cette charmille, La peau que vous portiez quand vous étiez chenille.

C'est aujourd'hui que la **Section boursgeoise de gymnastique** donne sa soirée, dont le programme est comme toujours très varié et très attrayant. Nous y remarquons des *préliminaires* avec accompagnement d'orchestre, des *pyramides* qu'on dit très originales, de la *boxe française*, une *leçon de bâton*, une *pantomime musicale*, qui sera la partie humoristique de la soirée, et *deux ballets*. L'Orchestre de la Ville, au complet, leur prêtant son concours, nos gymnastes ont ainsi tous les éléments de succès voulus, tout ce qu'il faut pour faire passer quelques heures bien agréables au nombreux public qui ira les applaudir.

Le **Corps de musique de la Ville**, à l'occasion du tirage de sa tombola, samedi 22 courant, a organisé un *grand concert-festival*, pour lequel il s'est assuré le concours bienveillant des sociétés *l'Union instrumentale*, *l'Union chorale* et *les Amis gymnastes*. Il est inutile de dire qu'avec un pareil programme le succès de ce festival est assuré d'avance.

La livraison de l'**Illustration nationale suisse** contient des articles fort intéressants, parmi lesquels on remarque : *Mes débuts dans les lettres*, par Ed. Rod; — *Une poésie inédite de Petit-Senn*, qui remonte à l'époque des débuts littéraires du spirituel poète genevois; — *Une croyante*, nouvelle, par Pierre Favre; — *Une ballade*, nouvelle, par Don César. — *Revue financière, théâtres, concerts, conférences, carnet de la ménagère*, etc.

En outre, cette livraison est enrichie du portrait du *colonel Lecomte*, de celui de M. *Mayor-Vautier*, et de deux autres belles planches, le *Carnaval à Venise* et la *Chute des Titans*.

Boutades.

Un peintre de Lausanne recherchait, dans les environs, quelque site pittoresque. Entrant à l'unique auberge d'un petit village, il se fit servir à dîner. A peine avait-il plongé la cuillère dans la soupière, qu'il aperçoit une grosse cheville nageant à la surface du potage. Il

appelle la servante, et la brave fille enlève délicatement la bête, puis remettant la soupière devant l'artiste ahuri :

— Maintenant vous pouvez manger, monsieur, dit-elle avec un sourire engageant, y a plus rien de sale!

Dans une école enfantine, la maîtresse s'adressant à une fillette :

— Voyons, Marie, tu ne t'es pas lavée; retourne à la maison dire à ta maman que je ne reçois pas les enfants malpropres.

— Oh! répond la fillette, ma maman a bien voulu me laver, mais elle n'a pas pu trouver la patte d'aise (torchon de toile à laver la vaisselle).

Madame B... a le même âge que son mari, mais elle se garde bien d'en convenir.

— Mon mari a quarante ans aujourd'hui, disait-elle devant des amies; il y a entre nous deux presque dix ans de différence.

— Pas possible! s'écrie quelqu'un... mais vous avez l'air presque aussi jeune que lui!

Un pochard rentre chez lui, en titubant à la remorque d'un ami.

— Hâtons-nous, dit ce dernier, il est déjà deux heures du matin.

— Mais non, une heure.

— Deux, te dis-je!

— Tu te trompes, j'en suis sûr... Elle vient de sonner deux fois!

Deux employés causent de leur situation respective :

— Est-ce qu'on travaille beaucoup à ton bureau?

— Mais, oui... nous travaillons surtout quand il vient du monde, parce que, quand il vient du monde, ça nous empêche de causer.

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

On demande un jardinier connaissant aussi le service de maison pour une pension d'étrangers. S'adresser Prairie, Yverdon. (H 2013 L)

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes. Encaissement de coupons. Recouvrements.

J'offre net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 12,50. Canton de Fribourg à fr. 25,50. — Communes fribourgeoises 3 % différâ à fr. 49,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 103,50 Principauté de Serbie 3 % à fr. 83. — Bari, à fr. 72. — Barletta, à fr. 39,50. — Milan 1861, à fr. 39,50. — Venise, à fr. 24,25

Gh. BORNAND, Success. de J. Guilloud,
4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.